

MARTHA HALL KELLY

Le Lilas ne refleurit qu'après un hiver rigoureux

ROMAN



« Un premier roman époustouflant,
absolument impossible à lâcher. »

Tatiana de Rosnay

« Inspirée par des faits réels, Martha Hall Kelly a tissé l'histoire de trois femmes durant la Seconde Guerre mondiale, une histoire qui montre le courage, la lâcheté et la cruauté de ces années. Cette part de l'Histoire – et de l'histoire des femmes – ne doit jamais être oubliée. »

*Lisa See, auteure de **Filles de Shanghai***

« Un roman qui met en lumière les souffrances de ces femmes, et de tant d'autres. J'ai été émue aux larmes. »

San Francisco Book Review

À New York, Caroline Ferriday travaille au consulat français. Mais lorsque les armées hitlériennes envahissent la Pologne en septembre 1939, c'est tout son quotidien qui va être bouleversé.

De l'autre côté de l'océan, Kasia Kuzmerick, une adolescente polonaise, renonce à son enfance pour rejoindre la Résistance. Mais la moindre erreur peut être fatale.

Quant à l'ambitieuse Herta Oberheuser, médecin allemand, la proposition que lui fait le gouvernement SS va lui permettre de montrer enfin toutes ses capacités. Mais une fois embauchée, elle va se retrouver sous la domination des hommes...

Les vies de ces trois femmes seront liées à jamais lorsque Kasia est envoyée à Ravensbrück, le tristement célèbre camp de concentration pour femmes.

À travers les continents, de New York à Paris, de l'Allemagne à la Pologne, Caroline et Kasia vont tout tenter pour que l'Histoire n'oublie jamais les atrocités commises.

Un premier roman remarquable sur le pouvoir méconnu des femmes à changer l'Histoire à travers la quête de l'amour, de la liberté et des deuxièmes chances.

Traduit de l'anglais par **Géraldine d'Amico**

ISBN 978-2-36812-193-1



9 782368 121931

22,50 euros
Prix TTC France


CHARLESTON

Atelier Didier Thimonier
D'après le design de Laura Klynstra
Photo: © LAPI/The Image Works

LES LECTRICES ONT AIMÉ !

« Si vous vous intéressez à la période de la Seconde Guerre mondiale, vous devriez beaucoup aimer cette lecture. (...) En un mot, bouleversant. » Marie, du blog *Un monde de conteuses*

« Martha Hall Kelly nous sert dans un récit poignant le fruit de plusieurs années de recherche et de nombreuses rencontres à travers le monde. Cette histoire est bouleversante car elle est inspirée de faits réels et suit trois personnalités féminines marquantes de la Seconde Guerre mondiale. » Manon, du blog *Vibration Littéraire*

« Ce roman est un condensé de sentiments, le fait que l'auteur mette en lumière trois vies si différentes nous permet de ressentir une foule d'émotions. » Cindy, du blog *La lectricedyslexique*

« J'ai beaucoup aimé ce récit de guerre plein d'humanité ! Ce roman nous offre un magnifique panorama historique et sentimental. Quand l'Histoire se lie aux histoires personnelles de trois femmes, l'émotion et la réflexion ne font plus qu'un. » Johanna, du blog *Phebusa*

« Martha Hall Kelly nous a offert ici un roman bouleversant où l'on sent bien qu'il y a eu énormément de travail et d'investissement. Un livre à mettre entre toutes les mains et à dévorer absolument. » Gwendoline, du blog *Nos Folies Littéraires*

Pour en savoir plus sur les Lectrices Charleston, rendez-vous sur www.editionscharleston.fr/lectrices-charleston

LE LILAS NE REFLEURIT
QU'APRÈS UN HIVER
RIGOUREUX

Titre original : *Lilac Girls*
Copyright © 2016 by Martha Hall Kelly
Traduit de l'anglais par Géraldine d'Amico

Édition française publiée par :
© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2018
29, boulevard Raspail
75007 Paris – France
contact@editionscharleston.fr
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-193-1

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur la page Facebook :
www.facebook.com/Editions.Charleston et sur Twitter @LillyCharleston

Martha Hall Kelly

LE LILAS NE REFLEURIT
QU'APRÈS UN HIVER
RIGOUREUX

Roman

*Traduit de l'anglais par
Géraldine d'Amico*


CHARLESTON

*À mon mari, Michael,
qui me fait toujours entendre le clic magique.*

PREMIÈRE PARTIE

*Caroline**Septembre 1939*

S I J'AVAIS SU QUE J'ALLAIS RENCONTRER L'HOMME qui me fracasserait comme le pot de terre contre le pot de fer, j'aurais fait la grasse matinée plutôt que de tirer de son lit notre fleuriste, M. Sitwell, pour qu'il me prépare une boutonnière. C'était mon premier gala au consulat et je n'allais pas me gêner.

Je me fondis dans la marée humaine qui remontait la cinquième avenue. Des hommes coiffés de feutre gris me dépassaient. Les journaux du matin, fichés dans leurs malles, arboraient les derniers titres anodins de la décennie. Aucun orage ne menaçait à l'est ce jour-là, aucun mauvais présage de ce qui nous attendait. Rien de mauvais ne nous venait de l'Europe, si ce n'est l'odeur d'eau stagnante qui montait de l'East River.

À l'approche de notre immeuble, au coin de la cinquième avenue et de la 49^e rue, je sentis le regard de Roger qui me guettait de sa fenêtre à l'étage. Il avait licencié des employés pour bien moins que vingt minutes de retard.

Mais je n'allais quand même pas me contenter d'une boutonnière minable, le seul jour de l'année où l'élite new-yorkaise ouvrait son portefeuille et prétendait se soucier de la France.

Je passai le coin et vis les lettres d'or gravées sur la pierre angulaire briller au soleil : LA MAISON FRANÇAISE. Le bâtiment français où se trouvait le consulat de France se dressait à côté de celui de l'Empire britannique. Tous les deux donnaient sur la cinquième avenue et faisaient partie du Rockefeller Center, le nouvel ensemble de granit et de calcaire construit par Rockefeller Junior. De nombreux consulats étrangers y avaient leurs bureaux, ce qui favorisait les échanges diplomatiques internationaux.

— Avancez jusqu'au fond et tournez-vous vers la porte, ordonna Cuddy, notre garçon d'ascenseur.

M. Rockefeller avait lui-même trié tous ses employés sur le volet, selon des critères esthétiques et en fonction de leurs bonnes manières. Cuddy était particulièrement beau même si ses cheveux étaient déjà poivre et sel, comme si son corps se hâtait de vieillir.

Cuddy fixa les chiffres illuminés au-dessus des portes.

— Il y a foule dans vos bureaux aujourd'hui, mademoiselle Ferriday. Pia a dit que deux nouveaux bateaux étaient arrivés.

— Merveilleux.

Cuddy épousseta une poussière invisible sur la manche de sa veste d'uniforme bleu marine.

— Est-ce que vous finirez encore tard ce soir ?

Si nos ascenseurs étaient censés être les plus rapides du monde, ils prenaient quand même une éternité.

— Je partirai à cinq heures ce soir. Nous avons un gala.

J'adorais mon travail. C'était ma grand-mère Woolsey qui avait instauré la tradition du bénévolat dans ma famille en soignant des soldats sur le champ de bataille de Gettysburg. J'étais responsable de l'aide aux familles pour le consulat de France, mais ce n'était pas vraiment du travail à mes yeux, plutôt une passion héréditaire pour

tout ce qui était français. Mon père avait beau être à demi irlandais, son cœur battait pour la France. De plus, Mère avait hérité d'un appartement à Paris, où nous passions tous les mois d'août, aussi m'y sentais-je chez moi.

L'ascenseur s'arrêta. La terrible cacophonie qui me parvint, même à travers les portes fermées, me fit trembler.

— Troisième étage, annonça Cuddy. Consulat de France. Attention à...

Une fois les portes ouvertes, toute conversation polie fut noyée dans le bruit. Il y avait tellement de monde dans l'entrée, devant notre réception, qu'il était difficile de s'y frayer un passage. Le *Normandie* et l'*Île-de-France*, deux des plus grands paquebots français, étaient arrivés le matin même dans le port de New York, bondés de riches passagers qui fuyaient les incertitudes de leur pays. Dès qu'ils avaient reçu l'autorisation de débarquer, l'élite des deux bateaux s'était précipitée au consulat pour régler ses problèmes de visa et autres questions épineuses.

Je me faufilai dans l'entrée enfumée. Des femmes habillées à la dernière mode de Paris bavardaient, enveloppées dans un nuage délicieux d'Arpège qui se mêlait aux parfums retenus dans leurs chevelures. Ces gens-là étaient habitués à ce que des serviteurs les suivent comme leurs ombres, armés d'un cendrier en cristal et d'une flûte de champagne. Les porteurs en veste écarlate du *Normandie* et leurs collègues en veste noire de l'*Île-de-France* se bouscullaient. Alors que je jouais des coudes pour atteindre le bureau de notre secrétaire au fond de la pièce, mon écharpe de mousseline se prit dans le fermoir du collier de perle d'une de ces ravissantes créatures. J'essayais encore de le libérer, quand le téléphone sonna sans que personne ne réponde.

Roger.

Je repris péniblement mon chemin quand je sentis une main effleurer mon derrière. Je me tournai pour voir un enseigne m'adresser un sourire où il manquait quelques dents.

— Bats les pattes !

Le jeune homme leva un bras au-dessus de la foule et agita une clef, sans doute celle du salon du *Normandie*. Au moins, ça me changeait des soixante ans et plus que j'attirais d'habitude.

J'arrivai enfin au bureau de notre secrétaire. Elle y tapait à la machine, tête baissée.

— *Bonjour*, Pia, lui dis-je en français*.

Le cousin de Roger, un garçon de dix-huit ans aux yeux mauve, était assis sur le bureau de Pia, les jambes croisées. Il tenait une cigarette en l'air et choisissait un chocolat dans une boîte, le petit déjeuner préféré de Pia. Mon bureau était déjà couvert de dossiers en attente.

— *Bon-jour* ? Je ne vois vraiment pas ce qu'il y a à attendre de bon de cette journée, me répondit-elle sans même lever la tête.

Pia était bien plus qu'une secrétaire. Parmi ses responsabilités, elle devait accueillir les nouveaux ressortissants français dont elle établissait les dossiers, taper la correspondance considérable de Roger et déchiffrer chaque jour le flot massif de messages codés en morse qui arrivaient à notre bureau.

— Pourquoi fait-il si chaud ? Le téléphone sonne, Pia. Elle prit un chocolat dans la boîte.

— Je sais, ça n'arrête pas.

Pia attirait les prétendants comme si elle émettait une fréquence que seuls les hommes pouvaient détecter. Elle avait une beauté sauvage, mais je soupçonnais que sa popularité s'expliquait aussi par ses pulls moulants.

— Est-ce que je pourrais vous passer quelques-uns de mes dossiers, aujourd'hui, Pia ?

— Roger m'a interdit de quitter cette chaise. Il veut vous voir immédiatement mais je crois que la femme sur le canapé a dormi dans le couloir cette nuit. (Pia agita la moitié d'un billet de cent dollars devant mon nez.) Vous voyez le gros avec les chiens ? Il a dit qu'il vous donnerait l'autre moitié si vous le faisiez passer avant tout le monde.

* Les mots en italique sont en français dans le texte original (NdT).

Elle m'indiqua du menton le couple âgé ventripotent qui se tenait à la porte de mon bureau, chargé d'une brassée de teckels au poil grisonnant.

Comme Pia, j'avais plusieurs casquettes. Je devais m'occuper des besoins des citoyens français, ici, à New York – souvent des familles qui avaient connu des jours meilleurs – et j'étais responsable du Fonds d'aide aux familles françaises, une œuvre charitable qui envoyait des colis aux orphelins français outremer. Je venais de quitter les planches après presque vingt ans à Broadway et cela me semblait facile en comparaison. Et je passais moins de temps à faire et défaire mes valises.

Mon patron, Roger Fortier, apparut sur le seuil de la porte.

— Caroline, j'ai besoin de vous, c'est urgent. Bonnet a annulé.

— Ce n'est pas possible, Roger.

La nouvelle me terrassa comme un coup de poing. Cela faisait des mois que j'avais annoncé le ministre des Affaires étrangères français comme invité d'honneur à notre gala.

— Pas facile d'être ministre des Affaires étrangères en France en ce moment, lança Roger par-dessus son épaule en quittant la pièce.

Je rentrai dans mon bureau tout en me demandant si l'ami de ma mère, le moine bouddhiste Ajahn Chah, serait libre ce soir. Mais Roger m'appela aussitôt et je me précipitai dans son bureau en évitant le couple aux teckels qui faisait de son mieux pour avoir l'air démuné.

— Vous pouvez m'expliquer votre retard ce matin ? Pia, elle, est là depuis deux bonnes heures.

En tant que consul général, Roger Fortier gouvernait de ses bureaux qui donnaient sur la Rockefeller Plaza et le Promenade Cafe. La célèbre patinoire qui s'y trouvait en hiver laissait la place, l'été, à des tables de cafés et des serveurs affairés en smoking et tabliers longs. Un peu plus loin, l'imposant Prométhée doré de Paul Manship s'élevait au-dessus du sol, sa main levée tenant le feu qu'il avait volé. Derrière lui, la tour du RCA dressait ses soixante-

dix étages contre un ciel saphir. Roger avait beaucoup en commun avec l'homme imposant qui représentait la sagesse, sculpté au-dessus de l'entrée de l'immeuble : le front plissé, la barbe, les yeux en colère.

— Je suis passée acheter une boutonnière pour Bonnet...

— Oh ! C'est pour ça que vous faites attendre la moitié de la France.

Roger mordit dans un beignet et une cascade de sucre saupoudra sa barbe. Malgré une silhouette qu'on pourrait décrire au mieux comme robuste, il n'était jamais en manque de compagnes.

Les dossiers, les documents top secret et les informations sur les citoyens français portés disparus s'entassaient sur son bureau. Le rôle du consul était très large, il devait assister les ressortissants français à New York, en cas de vol, de maladie grave ou d'arrestation, régler toutes les questions liées aux certificats de naissance, aux adoptions et aux papiers perdus ou volés, organiser la visite de hauts fonctionnaires et de diplomates français, et venir en aide en cas de difficultés politiques et de catastrophes naturelles. Les problèmes en Europe nous fournissaient énormément de travail dans toutes ces catégories si l'on considérait Hitler comme une catastrophe naturelle.

— Il y a des gens dont je dois m'occuper, Roger...

Il fit glisser un dossier vers moi à travers la table de réunion cirée.

— Non seulement nous avons perdu notre invité d'honneur mais j'ai passé la moitié de la nuit à réécrire le discours de Bonnet. J'ai dû éluder la question de la position du président Roosevelt sur la vente d'avions américains à la France.

— La France devrait avoir le droit d'acheter tous les avions qu'elle veut.

— Nous sommes là pour lever des fonds, Caroline. Ce n'est pas le moment d'irriter les isolationnistes. Surtout ceux qui sont riches.

— Ils ne soutiennent pas la France, il n'y a rien à y faire.

— Nous ne voulons pas nous attirer de mauvaise publicité. Est-ce que les États-Unis sont trop proches de la France ? Est-ce que ça rapprochera l'Allemagne et la Russie ? Je peux à peine finir un repas sans être interrompu par un journaliste. Et pas question de mentionner les Rockefeller... Je ne veux pas un autre coup de fil de Junior. Je suppose que c'est tout de même ce qui arrivera maintenant que Bonnet a annulé.

— C'est un désastre, Roger.

— Il faudra peut-être tout annuler.

Roger passa ses longs doigts dans ses cheveux, creusant de nouveaux sillons dans la brillantine.

— Rembourser quarante mille dollars ? Et le Fonds d'aide aux familles françaises ? Je fonctionne déjà quasiment à vide. En plus, nous avons payé cinq kilos de salade Waldorf...

— Ils appellent ça de la salade ? C'est pathétique... juste des pommes et du céleri coupés en dés. Et ces noix détrempeées...

Roger passait en revue ses contacts, la moitié des cartes étaient illisibles et griffonnées en tous sens. Je réfléchis à des candidats potentiels. Mère et moi connaissions Julia Marlow, une actrice très célèbre, mais elle était en tournée en Europe.

— Et si nous demandions à Pierre Patout ? Des proches de ma mère ont fait appel à lui.

— L'architecte ?

— De toute l'Exposition universelle. Ils ont ce robot de deux mètres.

— Rasoir.

Il tapota son coupe-papier en argent contre sa paume.

— Le capitaine Lehude ? proposai-je.

— Du *Normandie* ? Vous plaisantez ? Il est ennuyeux à mourir.

— Vous ne pouvez pas rejeter toutes mes suggestions d'emblée, Roger. Et Paul Rodierre ? Betty dit que tout le monde parle de lui.

Roger fit une moue, ce qui était toujours bon signe.

— L'acteur ? Je l'ai vu sur scène. Il est bon. Grand, séduisant, si on aime ce type d'homme. C'est une question de métabolisme, bien sûr.

— En tout cas, nous savons qu'il peut apprendre un texte par cœur.

— Il risque de n'en faire qu'à sa tête. Et il est marié, donc ne vous mettez pas d'idées en tête.

— J'ai tiré un trait sur les hommes, Roger.

À trente-sept ans, je m'étais résignée à finir mes jours seule.

— Je ne suis pas sûr que Rodierre fasse l'affaire. Voyez qui vous pouvez dégoter mais assurez-vous qu'il s'en tienne au texte. Pas un mot sur Roosevelt...

— Ni sur Rockefeller, dis-je pour conclure.

J'alternai les cas urgents et les appels aux différentes personnalités susceptibles de venir à la dernière minute et, au bout du compte, je me retrouvai avec une seule option : Paul Rodierre. Il se trouvait à New York et jouait dans une comédie musicale américaine, *Les Rues de Paris*, au Broadhurst Theatre, où Carmen Miranda avait fait ses débuts époustouflants.

Je contactai l'agent de M. Rodierre, qui me dit qu'il n'y avait pas de représentation ce soir-là et que, bien que son client ne possède pas de tenue de gala, il était profondément honoré par notre invitation. Nous convînmes de nous retrouver au Waldorf pour discuter des détails. Notre appartement sur la 50^e rue Est était à deux pas du Waldorf, aussi m'y précipitai-je pour aller passer la robe noire Chanel de Mère.

Je trouvai M. Rodierre assis à une table du bar du Waldorf, le Peacock Alley, à côté de l'entrée, juste au moment où l'horloge en bronze de deux tonnes sonnait le joli carillon de la cathédrale de Westminster. Les invités du gala commençaient à arriver, dans leurs plus beaux atours, et à se diriger vers la grande salle de bal à l'étage.

— Monsieur Rodierre ?

Roger avait raison de dire qu'il était bel homme, à un point qui en était presque choquant. Mais ce qu'on remar-

quait tout de suite après chez Paul Rodierre, c'était son remarquable sourire.

— Comment puis-je vous remercier d'avoir accepté de venir ainsi à la dernière minute ?

Il se leva de toute sa hauteur, déployant un physique mieux fait pour une équipe d'aviron sur la rivière Charles que les planches de Broadway. Il essaya de m'embrasser sur la joue mais je lui tendis la main et il la serra. J'étais contente de rencontrer un homme aussi grand que moi.

— Tout le plaisir est pour moi.

Sa tenue posait néanmoins problème : pantalon vert, veste de sport en velours aubergine, mocassins en daim marron, et pour couronner le tout, une chemise noire. Seuls les prêtres et les fascistes portaient des chemises noires. Et les gangsters, bien sûr.

— Est-ce que vous voulez vous changer ? Peut-être vous raser ?

Je résistai à l'envie de lui parler coiffure également, ses cheveux étant assez longs pour qu'on puisse les attacher avec un élastique. Selon son agent, M. Rodierre était logé à l'hôtel, donc ses affaires devaient se trouver juste quelques étages au-dessus.

— C'est comme ça que je m'habille, dit-il en haussant les épaules.

L'acteur typique. J'aurais dû m'y attendre. La parade d'invités se dirigeant vers la salle de bal grossissait, les femmes splendides dans leurs plus belles robes, les hommes en queue-de-pie et chaussures à lacet vernies ou mocassins en veau.

— C'est mon premier gala, le seul soir où le consulat peut lever de l'argent. Tenue de soirée de rigueur.

Je me demandais si le vieux smoking de mon père lui irait. Le pantalon sûrement mais il serait beaucoup trop serré aux épaules.

— Êtes-vous toujours aussi... comment dire, débordante d'énergie, mademoiselle Ferriday ?

— Eh bien, disons qu'ici, à New York, l'individualisme n'est pas toujours apprécié. (Je lui tendis les pages du dis-

cours.) Je suis sûre que vous êtes impatient de voir votre texte.

Il me le rendit.

— Non merci.

Je le repoussai vers lui.

— Mais c'est le consul général en personne qui l'a écrit.

— Redites-moi pourquoi je suis là ?

— C'est une soirée au profit des citoyens français en exil et de mon Fonds d'aide aux familles françaises. Nous soutenons des orphelins – en France – dont les parents ont disparu pour toutes sortes de raisons. Avec toutes les incertitudes actuelles, nous sommes une source sûre de vêtements et de nourriture. De plus, les Rockefeller assisteront au gala.

Il feuilleta le discours.

— Ils pourraient juste faire un chèque et éviter tout ce cirque.

— Ils font partie de nos plus généreux donateurs mais, s'il vous plaît, ne les mentionnez pas. Pas plus que le président Roosevelt. Et n'évoquez pas non plus les avions que les États-Unis ont vendus à la France. Il y aura parmi nos invités des gens qui aiment la France bien sûr, mais qui préféreraient ne pas entrer en guerre pour l'instant. Le consul veut éviter toute controverse.

— Quand on évite les sujets qui fâchent, on manque de sincérité. Le public le sent.

— Pourriez-vous juste vous en tenir au texte, monsieur ?

— L'inquiétude peut créer des problèmes cardiaques, mademoiselle Ferriday.

Je sortis l'épingle avec le muguet.

— Voici une boutonnière pour l'invité d'honneur.

— *Du muguet ?* s'exclama Rodierre. Et où l'avez-vous trouvé à cette époque de l'année ?

— On trouve tout à New York. Nos fleuristes le font pousser en serre.

Je posai ma paume contre son revers et poussai l'épingle dans le velours français. D'où venait ce parfum si agréable,

de lui ou des fleurs ? Pourquoi les hommes américains ne sentaient-ils jamais aussi bon, la tubéreuse, le bois musqué et...

— Vous savez que le muguet est vénéneux, n'est-ce pas ? me demanda-t-il.

— Donc ne le mangez pas. Au moins, pas avant d'avoir fini de parler. Ou seulement si le public vous hue.

Il rit, ce qui me prit par surprise. Un rire si sincère, si rare dans la bonne société, surtout en réponse à mes plaisanteries.

J'accompagnai Paul Rodierre en coulisses, impressionnée par l'immensité de la scène, deux fois plus grande que celles que j'avais foulées à Broadway. De là, nous pouvions voir toute la salle de bal, avec sa mer de tables éclairées aux chandelles, comme des vaisseaux fleuris dans l'obscurité. Bien que tamisés, le lustre en cristal de Waterford et ses six satellites étincelaient.

— Cette scène est immense. Cela ne vous fait pas peur ?

M. Rodierre se tourna vers moi.

— C'est comme ça que je gagne ma vie, mademoiselle Ferriday.

Craignant de l'énerver encore plus, je laissai M. Rodierre et le texte du discours en coulisses, en essayant de chasser de mon esprit l'image de ses chaussures en daim marron. Je me précipitai dans la salle de bal pour voir si Pia avait exécuté mon plan de table, plus détaillé et risqué qu'un plan de vol de la Luftwaffe. Je vis qu'elle s'était contentée de jeter plusieurs cartes sur les six tables réservées aux Rockefeller, aussi les arrangeai-je et pris ma place tout près de la scène, entre la cuisine et la table d'honneur. Trois étages de loges drapées de rouge s'élevaient tout autour de la vaste salle, chacune avec sa propre table. Les mille sept cents places seraient occupées ce soir, soit un nombre impressionnant de gens mécontents si tout ne se passait pas parfaitement bien.

Les invités s'assemblèrent et s'assirent, un océan de queues-de-pie, de diamants anciens et assez de robes venues de la rue du Faubourg-Saint-Honoré pour vider la

plupart des meilleures boutiques parisiennes. Les corsets à eux seuls assureraient aux magasins Bergdorf Goodman d'atteindre leurs objectifs du troisième trimestre.

Des journalistes s'étaient regroupés à côté de moi, crayon en main. Le maître d'hôtel était figé à ma droite, attendant que je lui donne le signal pour commencer le service. Elsa Maxwell – reine des ragots, hôtesse professionnelle et championne de l'autopromotion – entra dans la pièce. Prendrait-elle la peine d'enlever ses gants pour noter toutes sortes de méchancetés sur la soirée ou se contenterait-elle de les mémoriser pour sa rubrique ?

Les tables étaient presque au complet quand Mme Cornelius Vanderbilt, que Roger appelait « Sa Grâce », arriva, un collier Cartier à quatre rangs brillant de mille feux sur la poitrine. Je donnai le signal de servir dès que le derrière de Mme Vanderbilt effleura le coussin de son siège, son étole de renard blanc, tête et pattes incluses, retombant sur le dossier de sa chaise. Les lumières baisèrent et Roger s'avança d'un pas lourd vers le podium illuminé, sous les applaudissements. Je n'avais jamais eu autant le trac quand j'étais sur scène.

— *Mesdames et messieurs*, le ministre des Affaires étrangères Bonnet vous adresse ses plus sincères excuses mais il ne peut être ici ce soir.

La foule bruissa, ne sachant trop comment réagir face à une telle déception. Demandait-on à se faire rembourser par courrier ? Fallait-il appeler Washington ?

Roger leva une main.

— Mais nous avons convaincu un autre Français célèbre ici, à New York, de prendre la parole ce soir. Il n'a pas été nommé au gouvernement, mais a été choisi pour jouer un des meilleurs rôles de Broadway.

Les invités échangèrent des murmures. Rien ne vaut une surprise, à condition qu'elle soit bonne.

— Permettez-moi d'accueillir M. Paul Rodierre.

M. Rodierre ignore le podium et se dirigea vers le centre de la scène. Que faisait-il ? Le projecteur fouilla un instant le plateau à sa recherche. Roger s'assit à la table

d'honneur, à côté de Mme Vanderbilt. J'étais tout près, mais trop loin pour qu'il puisse m'étrangler.

— Je suis ravi d'être ici ce soir, déclara M. Rodierre, enfin sous le faisceau du projecteur. Je suis vraiment désolé que M. Bonnet ne puisse être là.

Même sans micro, la voix de Rodierre remplissait la pièce. Il semblait irradier la lumière.

— Je ne suis qu'un piètre remplacement pour un invité aussi distingué. J'espère qu'il n'a pas eu d'ennuis avec son avion. Je suis sûr que le président Roosevelt sera heureux de lui en envoyer un nouveau si c'était le cas.

Des rires nerveux fusèrent dans la pièce. Je n'avais pas besoin de regarder les journalistes pour savoir qu'ils griffonnaient furieusement. Roger, si talentueux dans l'art du tête-à-tête, réussissait à la fois à discourir avec Mme Vanderbilt et à me lancer des regards noirs.

— Il est vrai que je ne peux pas vous parler de politique, continuait M. Rodierre.

— Dieu merci ! cria quelqu'un du fond de la pièce, et la foule rit à nouveau, plus fort cette fois.

— Mais je peux vous parler de l'Amérique que je connais, un pays qui me surprend tous les jours. Un pays où des gens à l'esprit large accueillent à bras ouverts non seulement le théâtre, la littérature, la mode et le cinéma français, mais aussi les Français, malgré nos défauts. Tous les jours, je vois des gens en aider d'autres. Des Américains inspirés par Mme Roosevelt, qui étend son soutien de l'autre côté de l'Atlantique pour aider des enfants français. Des Américains comme Mlle Caroline Ferriday qui travaille chaque jour pour assister des familles françaises ici, en Amérique, et pour habiller de petits orphelins en France.

Roger et Mme Vanderbilt me regardèrent. Le projecteur me trouva, debout contre le mur, et je retrouvai la sensation familière de la lumière qui m'aveuglait. Sa Grâce applaudit et la foule suivit. Je saluai de la main jusqu'à ce que le faisceau lumineux s'empresse heureusement de retourner sur la scène, me laissant à nouveau dans l'ombre.

Broadway ne me manquait pas vraiment mais sentir à nouveau la chaleur du projecteur sur ma peau me fit du bien.

— C'est une Amérique qui n'a pas peur de vendre des avions aux gens qui se sont tenus à ses côtés dans les tranchées de la Grande Guerre. Une Amérique qui n'a pas peur d'aider à garder Hitler loin des rues de Paris. Une Amérique qui n'a pas peur de nous épauler à nouveau si par malheur cette époque terrible revenait...

Fascinée, j'arrivai juste à jeter quelques coups d'œil au public et je vis qu'ils étaient suspendus à ses lèvres et se moquaient bien de ses chaussures. Une demi-heure passa en un instant et je retins mon souffle quand M. Rodierre salua. Les applaudissements retentirent d'abord timidement, puis s'élevèrent par vagues comme une énorme averse fracassant le toit. Elsa Maxwell, larmoyante, s'essuya les yeux avec une serviette de l'hôtel et, quand le public se leva pour entonner la *Marseillaise*, je me sentis soulagée que Bonnet n'ait pas à faire suite à une telle performance. Même le personnel chantait, une main sur le cœur.

Les lumières se rallumèrent et Roger, visiblement rassuré, remercia la foule de gens qui s'approchaient de sa table pour le complimenter. À la fin de la soirée, il partit pour la Rainbow Room avec un troupeau de nos plus généreux donateurs et quelques Rockettes, les seules femmes à New York qui me faisaient paraître petite.

M. Rodierre toucha mon épaule alors que nous quittions la salle à manger.

— Je connais un endroit au bord de l'Hudson qui sert de très bons vins.

— Il faut que je rentre chez moi, dis-je, même si je n'avais rien mangé. Pas ce soir, monsieur, mais merci.

Une image de pain chaud et d'escargots au beurre me vint à l'esprit, mais je savais qu'il valait mieux éviter d'être vue seule avec un homme marié. Je serai chez moi en quelques minutes, dans un appartement froid, avec les restes de salade Waldorf, pensai-je.

— Vous allez me forcer à manger seul après notre triomphe ? dit M. Rodierre.

J'hésitai. Pourquoi ne pas accepter, après tout ? Mes connaissances fréquentaient seulement quelques restaurants qu'on pouvait compter sur les doigts d'une main et qui se situaient tous dans les quatre pâtés de maisons autour du Waldorf, pas un seul du côté de l'Hudson. Quel mal pourrait faire un dîner ?

J'acceptai donc et un taxi nous amena au Grenier, un bistro charmant du West Side. Les paquebots français remontaient l'Hudson pour s'amarrer à la hauteur de la 51^e rue, aussi quelques-uns des meilleurs petits restaurants de New York apparaissaient dans le quartier comme des chanterelles après la pluie. Le Grenier vivait à l'ombre du *Normandie*, au dernier étage d'une ancienne capitainerie. Quand nous descendîmes du taxi, je vis l'énorme bateau se dresser de toute sa hauteur au-dessus de nous, ses ponts illuminés, quatre étages de hublots éclairés. Un soudeur au travail sur sa proue lançait des étincelles abricot dans le ciel nocturne tandis que des matelots braquaient un projecteur le long du flanc du bateau jusqu'à des peintres sur un échafaudage. Le paquebot me fit me sentir toute petite, sous son immense proue noire, ses trois cheminées rouges, chacune plus haute que n'importe lequel des entrepôts qui bordaient le quai. On sentait le sel dans l'air de cette fin d'été, là où l'Atlantique rencontrait l'eau douce de l'Hudson.

Les tables du Grenier étaient pleines d'une foule sympathique, surtout des gens de la classe moyenne, dont un journaliste qui se trouvait au gala et des passagers du paquebot visiblement ravis de se retrouver sur la terre ferme. Nous prîmes place dans un petit compartiment en bois verni, comme on pourrait en trouver dans un bateau, là où chaque centimètre compte. Le maître d'hôtel, M. Bernard, accueillit M. Rodierre avec chaleur, lui disant qu'il avait vu *Les Rues de Paris* trois fois et nous fit un compte rendu très détaillé de sa propre carrière au théâtre communal de Hoboken.

M. Bernard se tourna vers moi.

— Et vous, mademoiselle. Ne vous aurais-je pas vue sur scène avec Helen Hayes ?

— Vous êtes actrice ? me demanda M. Rodierre en souriant.

Vu de près, son sourire était dangereux. Les Français étaient mon talon d'Achille, je ne devais surtout pas perdre la tête. En fait, si Achille avait été français, je l'aurais probablement porté dans mes bras jusqu'à ce que son tendon guérisse.

— J'ai trouvé les critiques injustes... poursuivit M. Bernard.

— Nous allons commander, dis-je.

— L'une d'elles avait utilisé le mot « guindée », si je ne me trompe...

— Nous prendrons les escargots, monsieur. Mais pas trop de crème s'il vous plaît.

M. Bernard finit par griffonner notre commande et se dirigea vers la cuisine.

M. Rodierre étudiait la liste des champagnes.

— Actrice, hein ? Je n'aurais jamais deviné, déclara-t-il.

Il y avait quelque chose de séduisant dans son air négligé, comme un *potager* qui avait besoin qu'on le débarrasse de ses mauvaises herbes.

— Le consulat me convient mieux. Ma mère connaît Roger depuis des années et c'est lui qui a suggéré que je l'aide. Je n'ai pas pu résister.

M. Bernard revint avec une panière et s'attarda un moment pour dévisager M. Rodierre, comme s'il voulait mémoriser ses traits.

— J'espère ne pas avoir fait fuir un petit ami ce soir, dit Paul.

Il tendit la main vers la corbeille de pain en même temps que moi et ma main effleura la sienne, chaude et douce.

— J'ai bien trop à faire pour ça, rétorquai-je en reposant vite ma main sous la table. Vous savez, New York, toutes ces fêtes. Vraiment épuisant.

— Je ne vous ai jamais vue chez Sardi's.

— Oh, je travaille beaucoup.

— J'ai comme l'impression que vous ne le faites pas pour l'argent.

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



Le Lilas ne refléurit qu'après un hiver rigoureux
Martha Hall Kelly



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous à la lettre des éditions Charleston et recevez des **bonus**, **invitations** et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !


CHARLESTON